Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 68 (1929)

Heft: 8

Artikel: Le cheval blanc

Autor: Desbioles, Jacques

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222438

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LAUSANNE D'AUTREFOIS



Prisons et tour de l'Evêché. Au centre, les dépendances de l'imprimerie Viret-Genton, magasins à papiers et atelier de brochage. Le petit appartement fut occupé, sauf erreur, quelque temps par le peintre Charles Vuillermet. La petite maisonnette du premier plan avait été baptisée par le personnel de l'imprime-rie du nom pittoresque de « Petit Beau-Rivage » ; plus à droite, terrasse où se trouvait un mûrier blanc qui tomba vers 1908, plus à droite encore, revers des maisons de la Mercerie, hangars et écuries. Vue antérieure aux grands bouleversements de 1911-12 et antérieure même à 1907.

près du grand marais, les feuilles des peupliers tremblent au vent léger de mai.

Armand arrive dans la cour, il s'arrête sur le seuil et frappe à la porte. Une petite bonne de la Suisse allemande vient lui répondre :

Ach, dit-elle, je veux appeler Madame! Voici la patronne des « Grands Bois ». Elle est grande, forte et vous regarde droit dans les yeux. Armand est tout intimidé.

- Ah! c'est toi, dit-elle, tu arrives au bon moment, pose vite ton baluchon et coupe-moi un peu de bois avant le dîner.

Armand prend la hache et les bûches tombent une à une devant lui. Il s'encourage, il veut montrer qu'il sait travailler. Le temps passe.

Bientôt le fermier arrive suivi de ses domestiques en bras de chemise. Le fermier est trapu. il porte une petite moustache taillée en brosse et sa tête, aux cheveux grisonnants, est coiffée d'une grand chapeau panama. Derrière lui, les deux domestiques. D'abord Fritz, le vacher, un jeune homme blond qui vient de Kisselberg puis Tardy, le journalier vagabond qui a tenu toutes les fermes de la contrée avant d'échouer aux « Grands Bois ». Tardy qui sait tout, qui a tout vu et qui a fait son tour de France.

Au fond de la cour, les enfants -Louis, sept ans et Juliette, cinq ans - jouent devant la fon-

- Armand, voici ta chambre, dit la patronne en franchissant le seuil d'une petite pièce blanchie à la chaux et meublée d'un lit de fer, d'une chaise et d'un lavabo de sapin.

Elle ajoute:

Les domestiques sont dans la chambre voisine. Ils t'appelleront chaque matin.

On se met à table. Après la soupe, vinrent les laitues, les pommes de terre et le lard. Tardy, assis en face d'Armand, mangeait lentement en racontant des histoires et en remplissant souvent son verre. Tout en parlant, et sans doute pour se donner de l'importance, il fermait à demi l'œil gauche en faisant une grimace significative qu'Armand chercha en vain à imiter. Cela amusa toute la tablée.

Le repas achevé, Tardy se leva.

- Alors c'est entendu, lui dit le patron, vous

allez sarcler ces pommes de terre avec le gamin. J'ai besoin de Fritz cet après-midi.

Il ne répondit ni oui, ni non. Ayant allumé sa pipe, il se retourna et, avec le geste que dût avoir l'empereur en parlant à ses offciers avant la bataille d'Austerlitz, il déclara:

Eh bien! le gosse, es-tu prêt? Armand se leva et sortit aussitôt.

Dans la cour, Tardy lui donna un « raclet » et l'on se mit en route.

Ils cheminaient côte à côte sans mot dire, le petit s'appliquait à régler son pas sur le grand. Arrivé au champ, Tardy s'assit sous un poirier.

Ecoute, commença-t-il, en allumant une seconde pipe, tu vas te mettre tout de suite à la besogne et si par malheur tu fais mal ton travail, tu auras affaire à moi. Compris! Et, pour donner du poids à ses paroles, il montra à l'enfant effrayé, sa large main calleuse et la pointe de son soulier à quartiers.

Ayant tiré tois larges bouffées, il reprit :

Du reste, ici, c'est moi qui suis le patron. Tu es sous mes ordres et si tu ne fais pas ce que je te commande, je te f... à l'eau!

Et son index tendu désignait le grand marais tout proche.

Mais, ajouta timidement l'enfant, et... et la reposée?

La reposée? Ah! ah! s'exclama-t-il, je vais t'en donner. Allez, ouste, à l'ouvrage et plus vite que ça encore.

Armand se mit à la besogne. Le travail était pénible et le soleil brûlant. Quand il redressait son dos fatigué, il entendait une voix qui venait de dessous le poirier et qui lui criait :

Tu as bientôt fini de regarder les alouettes! Alors, le « raclet » se remettait en danse et il allait, il allait toujours, tandis que les mauvaises herbes tombaient sous sa lame tranchante.

Les heures passaient.

Quand la moitié du travail fut achevé, Tardy se leva, prit son outil et fit son tour d'inspection sous les yeux anxieux du petit domestique ruisselant de sueur.

- Ça va, ça va! fit-il avec une moue de dédain. Et maintenant tient ta langue sinon gare de devant!

Un geste significatif compléta sa pensée.

Quand le soir tomba, Armand revint à la ferme harassé de fatigue. Il se fit tout petit à son bout de table pour manger sa soupe et il ne son-geait plus à imiter Tardy dans ses grimaces. Quand il eut achevé son repas, il gagna sa petite chambre blanchie à la chaux, se coula dans ses draps et sanglota sur son oreiller.

Jean des Sapins.

PITTIER D'OLLON

VANT de devenir l'empereur Napo-léon III, le prince Louis-Napoléon Bo-naparte avait été capitaine d'artillerie

dans l'armée suisse. En cette qualité, il fit du service à Thoune et eut sous ses ordres le grand-

papa Pittier d'Ollon.

Pittier, canonnier dans l'âme, ne parlait à ses contemporains que de balistique, sa passion et de Badinguet, son idole. Il aimait à raconter les menus faits de son histoire militaire et à faire ressortir, surtout, l'intimité qui avait existé entre le

grand homme et lui.

Plus d'une fois, Pittier aurait allumé le grandson impérial, lustré la botte auguste ou « bichonné » l'alezane favorite du futur souverain! On a prétendu que ce « boyard » (nom donné aux habitants d'Ollon) était doublé d'un Gascon. Je n'en crois rien, car le récit de son voyage à Paris et de sa visite à Napoléon III est d'une précision telle que le doute n'est plus possible. C'est lui-même qui relate son arrivée à la cour du second empire.

« Je suis arrêté par une sentinelle qui me de-

mande qui je suis et ce que je veux.

» Voir Napoléon, que je lui réponds, je suis Pittier d'Ollon et j'ai fait du service avec lui !... » Comme j'essaie d'entrer et qu'il tente de me

repousser, la garde accourt et le caporal m'inter pelle...

» Je clame encore plus fort que je suis Pittier que je viens d'Ollon, que j'ai fait du service Thoune avec leur empereur, mais ils me prennen pour un fou...

» Heureusement, qu'attiré par tout ce brui

Napoléon arrive en personne. » — Laissez-le tranquille, qu'il leur dit, c'es Pittier d'Ollon! - Ah! salut! mon vieux! qu'i me fait encore.

» Mais, au même moment, une fenêtre s'ouvre laissant voir une belle dame, - sa femme, - qu nous regarde.

» — Eugénie! lui crie alors Napoléon, metsvoir encore une boucle de saucisse pour le dîner, il y aura Pittier avec nous!» A. Mex.

C'est souvent ainsi. — On demandait à M. X.:

— Quelles sont vos opinions politiques?

— Mon Dieu, répondit-il, cela dépend de l'hommavec lequel je cause.

Pas trop n'en faut. — Mme C. vante partout l'es prit et les fines saillies de son cher époux. Un jou que celui-ci la faisait rire aux larmes: — Qu'est-ce donc bête, s'écrie-t-elle, d'avoir & l'esprit comme ça!

LE CHEVAL BLANC

ES élections approchent et, tous le jours, les journaux nous annoncent que tel citoyen a cédé aux sollicitations de ses amis politiques pour accepter une candidatur au Grand Conseil... les amateurs ne sont pu nombreux et il paraît qu'il faut insister auph

d'eux pour qu'ils se dévouent. Il en était tout autrement pendant la Républi que helvétique : les hommes désireux de se dévouer pour la Patrie étaient ardents et, pour pouvoir réaliser leurs aspirations patriotiques, ils pratiquaient la brigue électorale que réprouvait

la Constitution.

L'avocat Roux était de ceux-là. Très désireux d'être élu, en 1801, à la Diète cantonale, il orga-nisa une brigue qui donna bien du souci au ci-toyen Préfet du Léman. Un missionnaire (porteur d'un évangile très spécial) monté sur un cheval blanc, parcourait la campagne pour aller solliciter les électeurs en faveur de l'avocat, dont la candidature était recommandée, soi-disant, par le sous-préfet, Jean-Daniel Gilliéron, du château des Jaunins.

Celui-ci laissa faire quelque temps, mais tout de même, quand il s'aperçut que le digne avocat se rangeait parmi les partisans du retour à la république de Berne, il commença à éprouver une certaine inquiétude et il adressa ses plaintes au Préfet du Léman avec un article justificatif

qu'il désirait faire insérer dans le Journal helvé tique. « J'ai été affecté comme vous — lui répondit » le Préfet Polier - du rôle que d'insignes intrigants ont voulu vous faire jouer en prenant imprudemment votre nom, mais j'avoue que j'ai été extrêmement surpris que vous n'ayez pris aucune information officielle auprès des électeurs (ou des personnes de leurs familles) auxquels l'individu monté sur un cheval Blanc s'est adressé pour solliciter leurs suffrages en faveur de l'avocat Roux, afin de savoir son nom, ou du moins se procurer son signalement approximatif; cela ne doit pas être difficile puisqu'on suppose qu'il est de Lausanne, car il doit s'être arrêté dans quelque auberge et y être plus ou moins connu; j'ai fait prendre ici des renseignements sur le Cheval Blanc, j'en attends le résultat. Quant (sic) à l'article que vous désirés faire insérer au Journal Helvétique, je vous observe que cela ne peut avoir lieu, qu'après que le résultat de l'enquête sera » connu. » C'était le 17 juillet; huit jours plus tard déjà, le missionnaire avait été interrogé, et le Préfet Polier constatait que « la brigue la plus scandaleuse était bien caractérisée » et il ordon-

nait au sous-préfet de remettre toute cette af-

faire, entre les mains du Tribunal de District.

Celui-ci devait nommer une commission « prise

dans son sein » laquelle devait avant tout consta-

ter « si la brigue avait eu lieu ». A cet effet, elle

devait évoquer le témoignage de ceux auprès de qui la brigue devait avoir été faite, puis ensuite passer à l'auteur de la brigue, aux moyens employés, etc.

Le sous-préfet dut s'acquitter en conscience de sa tâche, afin de dissiper la mauvaise impression qu'on eut en haut lieu à son sujet. Il eut la satisfaction de recevoir de son supérieur, le 25 décembre, les lignes suivantes : « Je m'empresse de vous donner communication d'un arrêté du Petit Conseil sur l'affaire de l'avocat Roux, par lequel vous verrés que je suis chargé de vous témoigner la satisfaction et l'approbation du Gouvernement pour votre conduite dans toute cette affaire. Commission dont je m'ac-, quitte avec le plus vif plaisir. Veuillez notifier

Jean-Daniel Gilliéron dut pousser un bon soupir de soulagement : on lui faisait un joli Noël! Mais quelle idée avait donc ce messager de parcourir le pays sur un cheval blanc beaucoup plus facile à remarquer qu'un autre?

s cet acte au Cn Roux de Corcelles. »

S'inspirait-il du grand homme de l'époque arpentant l'Europe sur un courier d'argent, à la recherche d'un trône d'empereur, ou bien voulait-il imiter la bonne et paisible Reine Berthe, romenant sa grâce et sa quenouille au pas tran-uille de sa blanche haquenée?

Comme l'un et comme l'autre, il cherchait ce bien que tant d'hommes désirent et qui s'appelle: le pouvoir. Jacques Desbioles.

La Patrie Suisse. — De jolies scènes d'hiver; un avallent portrait de Mlle Alice Favre, de Genève, dédèlèle 2 février; les portraits d'Erasme, d'Occulampé, de Conrad Herzog, le pasteur bâlois décédé le Janvier; du célèbre sourcier, abbé Mermet; du guide Franz Lochmatter, de St-Nicolas, qui va partir pour l'Himalaya; des vues de la maison écroulée à l'hôurg, inaugurée le 31 janvier; de la cathédrale de St-Gall; de l'Hôtel-de-Ville de Schwytz; voilà, avec d'autrès choses encore ce que nous apporte le No 979. dautres choses encore, ce que nous apporte le No 979, du 13 février, de la « Patrie Suisse ». S. P.



LES BRUITS QUI COURENT

La venue des Knie, danseurs de corde, provonait aussi, chez les petits et chez les grands, un ndiscutable plaisir, renouvelé tous les deux ou rois ans. Quelle émotion, quelle appréhension à voir l'un des frères, pousser une brouette, sur le dible tendu du toit de la Maison de Ville jusqu'au milieu de la rue voisine. Entre autres ré-journances, il y avait encore l'Abbaye avec la parade » en ville, fanfare en tête, et les demoiselles en robes blanches distribuant, au Stand, les remiers prix aux maîtres tireurs. Et aussi, mais ar hasard et de loin en loin, quelque très moste cirque: trois chevaux maigres, deux écuyèun « Mossieu Loyal » à grosses moustaches et bottes vernies, un clown hilare, des chiens sants, une musique enragée. C'était tout. C'était 4 mais les affamés ne sont pas gourmands et gamins de Châteauvieux avaient faim de salanques et de paillasses. L'arrivée d'une « codie » sur la place d'armes faisait époque dans existence. Toutefois, à côté de ces distracs, plutôt vulgaires et peu assurées, une fête, alement destinée au petit monde des culotet des jupes courtes, apporte, chaque année aujourd'hui encore — un peu de fièvre aux abitants de Châteauvieux. Des semaines à l'aance, on s'entretient, dans la petite ville, des nochaines « Promotions ». Les élèves studieux rent de prix et d'accessits; les cancres se lè-ent les lèvres à l'espoir de gâteaux et de sirops; fillettes pensent à une robe neuve et au bal sur Merbe; les instituteurs et les institutrices, fatigués une longue série de leçons, se réjouissent à de des vacances et les parents sourient aux ccupations variées des petits. Ce grand jour est un dimanche de juin. La

veille, Châteauvieux se transforme en exposition de coiffures. On ne voit, dans les rues, que fillettes empapillonnées, dont les chevelures noires, blondes ou rousses, disparaissent sous la frétillante auréole des petits papiers serrés au fer. Et, dans les maisons, ce sont des allées, des venues, des pleurs d'impatience, des désespoirs vite apaides joies bruyantes, des appréhensions, toute l'effervescence d'un petit monde empressé de se montrer et de rire. Les blanchisseuses sont aux abois : à chaque instant, une nouvelle frimousse apparaît dans l'entrebâillement de la porte et

- Madame, est-ce que ma robe est prête? Les cordonniers sont sur les dents ; les couturières ne mangent et ne dorment plus. Les confiseurs accumulent éclairs, madeleines et babas. Au four banal, le père Borel ne sait à qui entendre: gâteaux par ci, taillés par là, gâtelets et salées... Un parfum de pâte croustillante envahit la ruelle voisine. Et, de temps en temps, une bonne femme s'en va, qui porte sur la tête une tarte, de belle surface, laissant après elle une buée odo-rante. Sur le foyer des vieilles cuisines, le fer à bricelets fonctionne, et les merveilles sifflent dans la friture. C'est un branle-bas général de gourmandise.

Tout le monde, chez Mme Charlon travaillait d'arrache-pied depuis quinze jours, et quoiqu'elle employât deux ouvrières et deux apprenties dont Lina Divorne entrée récemment - c'est à peine si les commandes seraient prêtes à temps voulu. Le dimanche matin, avant six heures, Laure qui ne s'était pas couchée achevait un dernier corsage, tandis que son petit personnel dormait encore à poings fermés. Dans l'atelier, en désordre, un délicieux fouillis de mousselines, de rubans, de tulle, de dentelles jouait une symphonie de rose, de rouge, de bleu pâle, de vert d'eau, de blanc. Suspendus à la paroi quelques costumes d'enfants attendaient leurs propriétaires. On n'avait pas eu le temps de les porter à domicile, et les fillettes impatientes, craignant un accident ou un retard, venaient l'une après l'autre, dès l'aube, chercher les précieuses robes, qu'elles emportaient à bout de bras, comme des étendards flottant à la brise.

Mais on s'éveillait dans la maison. Un bruit de pieds nus trottant sur le plancher, une porte qui s'ouvre brusquement, un cri:

Bonjour, petite mère!

Et c'est André, demi-vêtu, en culotte, sans veste, qui saute au cou de Laure et l'embrasse, la saluant de cette appellation bien française rapportée de là-bas, et c'est, derrière lui, mais plus calme, quoique aussi joyeuse, Rose, en cotillon et en pantoufles annonçant que le déjeûner sera prêt dans quelques minutes.

L'eau bout pour le café, ne te dérange pas, maman.

- Moi, je vais cirer les souliers pour tout le monde, ajoute le gamin enflammé d'un beau

Et Laure, oubliant les fatigues de la nuit passée à travailler sous la lampe, sourit à cette jolie gaîté. D'ailleurs, la besogne est achevée, la dernière agrafe est cousue au dernier corsage, et voici la dernière cliente - une brunette de douze - qui vient, à son tour, chercher sa robe de fête. Maintenant à la hâte, on déjeune, on s'habille. C'est plaisir délicieux pour la mère que de parer ses deux petits. Comme un colonel devant le régiment, elle inspecte la tenue. Rien ne lui échappe. Ici, elle rectifie un pli, là, c'est une cravate qui s'émancipe, un ruban mal tourné. André pivote sur ses talons et s'exhibe sous toutes les faces. Rose s'examine dans le miroir à trois pans. Et chacun attend l'opinion de la mère, le «ça va bien» définitif. Alors, une échauffourée de baisers, au risque de remettre en question toute l'ordonnance obtenue, puis la fuite dans l'escalier, quatre à quatre, accompagnée de nombreux «adieu maman, adieu maman!» Mais, arrivé dans la rue, André s'arrête et lève les yeux vers la fenêtre d'où il sait que la mère les regarde. Il paraît inquiet et demande :

- N'est-ce pas, maman, tu viens?

- Bien sûr. Je vais avec tante Jeanne.

Bravo! Adieu! You!

Une cabriole, et la course reprendrait si Rose, plus raisonnable, ne retenait son frère par la main en le morigénant un peu. A quoi pense-t-il de faire pareilles manières? Il faut marcher posément, quand on est si bien vêtu. La tête droite à petits pas, en frappant légèrement du talon sur le pavé. C'est ça. La mère, toujours à la fenêtre, se plaît à voir cette fillette mince, élégante, déjà un peu coquette dans sa robe de mousseline garnie de rubans bleus, et ce gamin, tiré à quatre épingles, qui prend des airs sérieux de petit homme malgré une folle envie de gambader le long du chemin.

Cependant, la « première » du sermon sonnait à toute volée annonçant l'heure de se hâter. Autour du collège, la foule des écoliers et des écolières bourdonnait comme les abeilles autour de la ruche. Les grandes filles s'examinaient et se critiquaient, très contentes de faire un peu la roue devant les garçons et, même, de susciter quelques jalousies par de jolis manèges bien féminins, presque instinctifs. Sans doute quelques intrigues très innocentes, si douces en la quinzième année, formaient parfois, plus d'un couple, sur le chemin de l'école, à la fruitière, aux parties de luge. Des bagues en cornaline, symboles d'une fidélité enfantine, s'échangeaient en secret, et aussi des poésies extraites de quelque recueil et copiées sur du papier à entête allégorique; et des fleurs desséchées, des bouts de ruban, tout le bagage enfin des idylles exquises. Or, en ce jour de fête, où l'on danserait sous l'œil amusé et peu soupçonneux des mamans et des maîtres, l'idylle s'embellirait d'une tendresse plus précise, d'une émotion plus vibrante. Et, en attendant le dé-part, les intimes parlaient de lui. P. Amiguet. (A suivre.)

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, une production gigantesque et grandiose, à grande mise en scène : «L'Escadron de Fer», formidable film d'aventures dramatiques, relatant le prise de Cuba par les Américains. Egalement au programme: « Va-leurs à l'eau! » comédie comique; les actualités mon-diales présentées par le Paramount-Journal.

Rudolph Schilderaut au Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine, deux succès cinématographiques d'un genre absolument opposé: « Sans Ami !» grand drame émouvant, ainsi que : « L'Ecolo du Mariage », grand succès humoristique. A chaque représentation, les actualités mondiales par le Paramount-Journal. Tous les jours, matinée à 15 h., soirée à 20 h. 30; dimanche 24, matinée dès 14 h. 30.

Pour la rédaction : J. Bron, édit.

Lausanne - Imp. Pache-Varidel & Bron.

UNE CHOSE EXTRAORDINAIRE

c'est la facilité avec laquelle les véritables Bourgeons de Sapin Etienne Huber, à Lausanne font rapidement disparaître la grippe, les rhumes et

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le Conteur Vaudois comme référence.

AGENCE IMMOBILIÈRE

VENTES

Louis GENEUX, Régisseur, Epinetles - Villa Fontenay -

Lausanne Case 10782

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 0/0

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3% à 5% Toutes opérations de banque

Demandez un

Centherbes Crespi

l'apéritif par excellence.